

Les Schtroumpfs ne sont-ils que de vieux mâles bleus ?

*Quarante ans après la série animée de Hanna-Barbera,
les petites créatures bleues sont de retour sur TF1. Retour sur un univers
à mi-chemin du dadaïsme et de la société utopique.*

C'est une légende fameuse, peut-être apocryphe, mais qui demeure attachée à jamais à l'une des créations les plus illustres de toute la pop culture. Un jour de septembre 1957, André Franquin, le père de l'inoubliable Gaston Lagaffe, et Pierre Culliford, alias Peyo, pilier du journal Spirou avec sa formidable série moyenâgeuse Johan et Pirlouit, passent quelques jours de vacances en famille à Saint-Idesbald, une station de la côte belge. Alors qu'ils partagent un déjeuner, Peyo demande à son ami de lui passer la salière, mais, dans l'incapacité de nommer ledit objet, il finit par lui lancer : "André, passe-moi le... la... Enfin, le schtroumpf !" Dans un entretien à *Téléoustique* en 1985, Peyo revint plus en détail sur cet acte linguistique fondateur : "J'ai répliqué à Franquin, qui m'avait dit "Voilà ton schtroumpf", "Merci de me l'avoir schtroumpfé ! Quand je n'en aurai plus besoin, je te le reschtroumpferai !" Pourquoi schtroumpf ? Je n'en sais rien. C'est venu spontanément. Il y a peut-être une réminiscence de l'allemand, une langue qui nous avait marqués pendant la guerre et à cause de drames familiaux. Mais si c'est le cas, on peut parler d'influence inconsciente." Peyo était alors loin de se douter que cette boutade lacanienne déboucherait, quelques décennies plus tard, sur un véritable empire du divertissement, dont les bandes dessinées ne constituent aujourd'hui qu'une aimable bagatelle (de 50 millions d'exemplaires vendus tout de même).

Allez les bleus !

Mais si, au début, fut le nom – ou le barbarisme plutôt –, il fallait bien que le schtroumpf s'incarnât. C'est donc dans une aventure de Johan et Pirlouit, la bien nommée *Flûte à six schtroumpfs*, et dont la publication débute le 8 mai 1958 dans les pages de Spirou, que les petites créatures vont faire leur apparition. Mais pourquoi sont-elles bleues ? Là, c'est Nine Culliford, la compagne et fidèle coloriste de Peyo, qui apporta la réponse : "J'ai procédé par élimination. Comme au départ, les Schtroumpfs se dissimulent tout le temps dans les feuillages, je ne pouvais pas les faire verts, ils se seraient noyés dans le décor ! En rouge, ils auraient été trop voyants... Et en jaune, ce n'était pas très heureux. Restait donc le bleu !"

Quant à leur taille, c'est Pierre Sterckx, critique d'art contemporain et ami de Hergé, qui osa une explication : "Selon les auteurs qui ont fait l'éloge de la miniaturisation (ou "gullivérisation"), plus c'est petit, mieux c'est intelligent. Peyo n'est pas entré en miniaturisation *ipso facto*. Il partit du très grand chez Johan (un roi, des donjons) pour se concentrer sur un petit (Pirlouit, le nain complice de Johan), lequel l'introduisit au minuscule schtroumpfé. "La première qualité des Schtroumpfs, "purs mécaniciens de l'imaginaire" pour Sterckx, réside en effet dans leurs ressources inépuisables à affronter plus grands et plus forts qu'eux. Farfadets aux mille ruses, ils déjouent les pièges des sorciers (leur Némésis Gargamel) ou ogres (le primaire Grossbouf), bien à l'abri dans leur village situé au cœur du pays maudit.

Du totalitarisme au dadaïsme

La société inédite que forment les Schtroumpfs, tous identiques et tous différents (Gilles Deleuze n'évoque étonnamment pas leur cas dans *Différence et Répétition*), a donné lieu à nombre d'exégèses. Les Schtroumpfs seraient ainsi "des républicains métissés de scoutisme" pour Pierre Sterckx. Selon Antoine Buéno, auteur d'un opuscule (*Le Petit Livre bleu. Analyse critique et politique de la société des Schtroumpfs*) qui fit couler beaucoup d'encre, cette communauté refléterait "un archétype d'utopie totalitaire empreint de stalinisme et de nazisme" où le Schtroumpf à lunettes serait "un Trotski bleu" et le sorcier Gargamel "un capitaliste apatride". Quant à l'album *Les Schtroumpfs noirs*, il mettrait en scène "une dégénérescence raciale présentée comme une maladie contagieuse" dont le groupe devrait se prémunir. Un sacré gloubi-boulga idéologique, donc.

.../...

.../...

Le génial Peyo, tranquille petit-bourgeois bruxellois, qui avait toujours affiché un certain détachement devant la profondeur supposée de ses œuvres, aurait vraisemblablement froncé les sourcils à la lecture de ces envolées pas toujours maîtrisées. Pourtant, la théorie politique n'est pas totalement absente de la série. Paru en 1964, *Le Schtroumpfissime* est ainsi une fascinante parabole sur le dévoiement de l'exercice démocratique et sa confiscation au profit d'un individu, prompt à céder à des réflexes autoritaires, voire totalitaires. Un Schtroumpf (que rien ne distingue des autres) profitait de l'absence du Grand Schtroumpf pour organiser des élections et prendre le pouvoir, avant d'être renversé par un mouvement révolutionnaire. La violence faisait alors une irruption troublante dans ce monde baigné d'irénisme. Mais il fallait y voir aussi la patte du complice de Peyo, le scénariste Yvan Delporte, un facétieux anarchiste qui subvertissait les pages de Spirou dont il fut un mémorable rédacteur en chef.

Pour Nicolas Tellop, spécialiste de Peyo et qui dirige avec Tristan Garcia une très belle collection d'essais sur la bande dessinée chez Aedon, la clé de la série se situe ailleurs : "Il ne faut pas chercher chez les Schtroumpfs un miroir de notre société. C'est une forme d'altérité radicale, un monde hors du monde, qui ne peut se comprendre que par le langage. Le schtroumpf, c'est Dada, un mot magique qui veut dire tout et son contraire. Le langage de Peyo dynamite nos habitudes et échappe aux humains. Je pense à une scène ahurissante dans *La Flûte à six schtroumpfs*, où Pirlouit pense avoir compris le langage schtroumpf. Il est alors corrigé par un Schtroumpf qui lui dit : "Si vous voulez schtroumpfer, il faut dire schtroumpfer, et pas schtroumpfer." Tout est là ! La société des Schtroumpfs ne peut jamais être figée, car elle se réinvente perpétuellement par le biais du langage. À force de ne rien vouloir dire, le langage déconstruit la réalité pour en reconstruire une autre."

La Schtroumpfette débarque en 1967

Si l'éditeur des Schtroumpfs, Charles Dupuis, fut d'abord sceptique devant le potentiel de ces créatures, dont Peyo lui-même n'imaginait pas forcément prolonger l'existence, c'est le monde de l'animation qui permit à la marque Schtroumpf de prendre son envol. La création des studios TVA, lancés par Dupuis en 1959, s'empara des petits personnages et dix épisodes d'une douzaine de minutes virent le jour sur la RTB, la télévision nationale belge francophone. En 1975, *La Flûte à six schtroumpfs* devint un long-métrage très réussi, dont se chargèrent Peyo et Delporte eux-mêmes, et dont l'irrésistible bande originale jazzy est l'œuvre de Michel Legrand.

Mais c'est l'adaptation de la série pour la télévision par les Américains de Hanna-Barbera, en 1981, qui assura aux Schtroumpfs une audience planétaire, amplifiée par des partenariats avec des marques mondialisées et de multiples produits dérivés (ah, les petites figurines qu'on s'échangeait dans les cours de récréation et les bonbons acidulés qui colorent la langue...). En Chine, un parc d'attractions leur est même dédié depuis 2020 à Shanghai, et trois films d'animation produits par Sony entre 2011 et 2017 ont rapporté plus d'un milliard de dollars.

Depuis le 9 mai, les Schtroumpfs ont donc fait leur grand retour sur TF1. Les épisodes, plutôt enlevés et destinés à un jeune public dans une animation soignée en 3D, permettent de retrouver le Grand Schtroumpf, le Schtroumpf costaud et autre Schtroumpf à lunettes, mais aussi de nouvelles venues : une petite tribu de filles schtroumpfs, dans une concession inévitable à la parité déjà visible dans le dernier film d'animation de Sony, *Les Schtroumpfs et le village perdu*. La féminisation d'une série quasi exclusivement composée de vieux mâles bleus (les Schtroumpfs les plus juvéniles affichent une centaine d'années au compteur, le Grand Schtroumpf frôlant les six cents ans) constitue en effet l'un des enjeux prioritaires de la franchise Schtroumpf. Il est vrai que la création du seul personnage féminin de la série, la Schtroumpfette, apparue en 1967 et conçue dans la glaise par Gargamel pour semer la zizanie chez les Schtroumpfs, lorgnait ouvertement sur le mythe de Pandore. La première femme de l'humanité, faite d'argile et d'eau et que le poète Hésiode désignait comme "un beau mal", était le fruit de la vengeance de Zeus contre Prométhée et les hommes.

.../...

.../...

Mais Nicolas Tellop est dubitatif devant les accusations de phallocratie qui persiste à l'égard de la série : "Encore une fois, on projette sur les Schtroumpfs nos propres représentations, alors que c'est un monde asexué, où la question de la reproduction et de la génération, voire de l'identité sexuelle, ne se pose pas. La série est loin d'être aussi misogyne qu'on a voulu le dire, bien au contraire. Je rappelle qu'à la fin de La Schtroumpfette, cette dernière quitte le village parce qu'elle ne peut décemment pas vivre dans cette communauté de rustres. Ce n'est pas Ève chassée du paradis schtroumpf, mais le refus de se plier à des normes qui lui sont étrangères. C'est un discours qui remet en question l'ordre patriarcal. En fait, les Schtroumpfs étaient avant-gardistes, et on risque d'édulcorer leur singularité qui était de briser, même inconsciemment, les codes de la société des Trente Glorieuses. Je ne suis pas sûr que cela puisse fonctionner que de les faire rentrer dans les codes des années 2020." Peyo, reviens, ils sont devenus schtroumpfs !

par Romain Brethes
(Le Point – jeudi 20 mai 2021)

<https://www.lepoint.fr>